

UNE JOURNÉE au COLLEGE DUVEYRIER de BLIDA

Extrait du TELL du samedi 24 mai 1947
reportage inédit de Pierre-Jacques ARRÈSE

Dans le bureau de M. le Principal

LAISSONS, si vous le voulez bien, nos trois héros avec un sympathique professeur d'histoire. Imaginons, pour être plus tranquilles, qu'ils ne seront point interrogés ni l'un, ni l'autre ; car un lundi, — surtout à la première heure, — la mémoire, vous savez, joue des tours qui peuvent coûter une colle pour le dimanche suivant. Eh bien, bonne matinée, Henri, Nicolas et Ecarlate : pendant que vous écrivez sur vos pupitres, nous allons vous fausser compagnie et demander à M. le Principal s'il veut bien nous recevoir.

La concierge nous fait entrer au parloir. C'est une vaste salle dont les quelques meubles sont d'un goût parfait. La première impression que les parents doivent avoir du Collège, s'ils commencent leur visite par le parloir doit être très bonne. Mais la concierge nous priant de la suivre, arrête là nos réflexions.

Nous sortons du parloir et nous retrouvant dans le hall d'entrée, nous y remarquons les stèles de marbre, que nous n'avions pas vues tout à l'heure, où sont gravés les noms des Anciens élèves et Fonctionnaires du Collège, morts pour la France. Nous suivons toujours le guide qui annonce :

— Ici, vous êtes dans la Cour d'Honneur... Une cour d'honneur très bien entretenue avec de grands arbres et des palmiers nains, des arbustes divers entourés d'une galerie couverte, sur lesquels nos regards se plaisent à se poser.

— A gauche, au fond du couloir, commandant l'alle principale de l'Etablissement, voici le bureau du Surveillant général.

Nous passons vite. Un bureau comme un autre, mais en ordre et propre.

Des escaliers nous conduisent au premier

étage et la concierge nous laisse, ayant ouvert la porte du bureau du Principal.

M. PERILLIER nous tend la main et nous présente à M. GOUAUX, économiste et à M. LE BLOND, surveillant général. Beaucoup de monde connaît M. PERILLIER pour l'avoir vu à toutes les manifestations locales. Mais nous avons fait vraiment connaissance avec lui, lors du bal organisé par les Philomath'.

— Ah, oui, nous dit en souriant M. PERILLIER, ce n'était pas mal. On s'y est amusé. Une ambiance chic et beaucoup d'entraînement... de la jeunesse, beaucoup de jeunesse... même parmi les vieux, puisque moi-même ai pris plaisir à danser.

— Vos élèves en ont d'ailleurs été très flattés.

— Je crois en effet qu'ils ont été très contents de la réussite de ce bal. J'en ai été très heureux moi-même, j'aime tant mes élèves...

— Quel est le nombre exact de vos élèves ?

— 165 internes, 44 demi-pensionnaires et 520 externes, soit un total de 729 élèves.

Monsieur PERILLIER aime bien aussi son Collège :

— J'ai rarement vu un établissement si bien éclairé et aussi bien aéré que notre école, nous dit-il. Les Collèges de France où j'ai pu professer, sont austères. Ces bâtiments semblent être vieux de plusieurs siècles...

— A propos, Monsieur le Principal, nous avons entendu tout à l'heure deux de vos élèves parler des secrets que cachent les pierres, peut-être pourriez-vous nous faire visiter des recoins de votre établissement que les externes ne connaissent pas ?...

— Vous êtes ici chez vous ?... Visitez, regardez, écoutez : nous n'avons rien à cacher...



Les Cuisines, les Réfectoires et l'Infirmerie

M AIS la sortie de 11 h. vient de sonner. M. PERILLIER nous propose d'en profiter pour aller visiter l'infirmerie. Nous quittons donc le bureau du Principal et redescendant au rez-de-chaussée, nous voici de nouveau dans la Cour. Nous empruntons le couloir circulaire qui, longeant d'abord la Cour d'Honneur d'un côté et les salles de classe et d'études de l'autre, nous mène par un long escalier, aux cuisines et dépendances, au réfectoire des Grands et aux lavabos.

Une odeur de poisson frit me chatouille les narines et, malgré moi, je passe la tête par une fenêtre. Je viens de surprendre ainsi les cuisiniers, tout habillés de blanc qui s'affairent autour d'une immense cuisinière sur laquelle bouillonnent des marmittes aux dimensions imposantes et peu communes.

— *Vous faites la bouillabaisse, demandé-je ? On doit bien manger ici ?...*

Le chef-cuisinier est surpris :

— *Vous voulez dire qu'on mange très bien, me répond-il. L'économiste, Monsieur GOUAUX, n'a nullement l'intention de faire mourir de faim nos pensionnaires... Regardez plutôt...*

Il nous montre un tableau apposé au mur où nous lisons :

MENU du vendredi 23 Mai 1947

DEJEUNER : Café au lait.

DINER : Bouillabaisse, poisson au gratin, haricots bretonne, galettes maison.

SUPER : Potage Dartois, omelette lyonnaise, pommes en ragout, crème de patates.

— *Et ne croyez pas, insiste le "cuisot", que ce soit un menu spécial... voyez celui de demain...*

MENU du samedi 24 Mai 1947

DEJEUNER : Café au lait.

DINER : Sardines à l'huile, biftecks sur pommes frites, purée Saint-Germain et croûtons, fruits.

SUPER : Potage Grécy, hachis napolitain, courgettes sautées, fruits.

Inutile d'insister. Le pensionnaire le plus délicat ne se plaindra sûrement pas de la nourriture que lui donne le Collège. Mais je me laisse conduire par l'un des cuisiniers au réfectoire attenant aux cuisines. Là, je suis surpris par la netteté des assiettes de porcelaine, la propreté de la salle dont les murs sont décorés de tableaux représentant des scènes et des sites algériens. On doit prendre ses repas avec plaisir dans un réfectoire aussi bien entretenu que celui-là. Mais, le temps presse, je quitte ces lieux où nous reviendrons dans un moment et, montant quatre à quatre les escaliers en bois, je surgis dans une sorte de laboratoire d'infirmerie où une infirmière prépare ses remèdes et ses seringues.

— *Vous arrivez bien, me dit-elle, je suis justement en plein travail : c'est l'heure des soins.*

Elle me conduit dans une salle, fortement éclairée, adjacente à la première, où attendent une quinzaine de pensionnaires.

— *Au premier de ces Messieurs, annonce-t-elle.*

Un gamin s'avance, la bouche grand ouverte. L'infirmière avec une dextérité remarquable, badigeonne la gorge du patient qui ne semble pas le moins du monde impressionné.

Au deuxième !..

Cette fois, c'est un grand qui présente son pouce sur lequel pointe un mal blanc.

— *C'est très rapide, m'explique l'infirmière, ici je ne soigne que des petits bobos de rien. Le médecin, qui a son bureau au fond du couloir, près des chambres des contagieux, s'occupe des blessés plus sérieux... au troisième !...*

Le troisième est un tout petit ; lui a besoin d'un peu de cacodylate ; il tend son bras nu et ferme les yeux ; parce que la vue de l'aiguille lui fait peur. Mais en quelques secondes la piqûre est faite et le gosse se retire en poussant un soupir de soulagement caractéristique.

La salle est bientôt vide et l'infirmière ayant mis ses pincettes et seringues à désinfecter dans un récipient dont le contenu bouillonne, me conduit à l'infirmerie proprement dite, dans le dortoir commun.

— *Il y a peu de malades en ce moment, me dit-elle, vous en voyez ici trois, un grippé et deux autres qui ont une légère crise de paludisme. Parfois, nous avons à dorlotter quelque jeune qui souffre de ne plus être près de ses parents. Mais ces sortes de crises sont courtes et n'arrivent qu'aux rentrées de vacances, car les pensionnaires s'aperçoivent vite qu'au Collège la vie est facile, s'ils en acceptent la discipline.*

Je m'approche de l'un d'eux :

— *Comment vous trouvez-vous ici ? lui demandai-je ?*

— *Très bien, nous sommes très bien soignés et puis, l'infirmière est très gentille...*

— *Taisez-vous, plaisantin, fait celle-ci en bordant le lit du malade... Vous savez, me confie-t-elle, il est difficile d'être méchant avec des garnements qui n'ont pas leur mère pour les cajoler... Mais passons plutôt au solarium...*

Le solarium est une petite salle meublée de quelques lits où l'on couche les malades graves ou les convalescents qui ont besoin d'air et de soleil. L'infirmière est très fière de ce solarium dont elle me fait remarquer les larges ouvertures par lesquelles pénètre une lumière intense, mais elle ajoute :

— *Je préfère voir cette salle vide, car je ne serais pas tranquille s'il y avait un "client" ici...*

Il se fait tard. Je quitte cette infirmière, mère si attentionnée pour les malades et, après lui avoir souhaité une "clientèle" moins nombreuse encore, je me dirige vers le réfectoire, juste au moment où la sonnerie de midi annonce l'heure du déjeuner.

Le repas de midi

Quelques minutes plus tard, les pensionnaires arrivent deux par deux, sous la conduite de leurs surveillants, jusqu'aux lavabos. C'est dans un silence impressionnant, comme ceux qui précèdent les grandes perturbations des foules ou de la nature — que tous ces jeunes se rincent les mains et se rangent, les plus jeunes devant le réfectoire des petits et les autres devant le réfectoire que nous avons visité tout à l'heure.

— Mais ce silence et ce flegme apparent, vont-ils durer longtemps ? Je retrouve, dans les rangs, Ecarlate le Potache qui, à un signe de son voisin affamé, retourne d'un air digne ses poches vides :

— *J'ai mangé tous mes fruits, semble dire notre ami, ce n'est pas ma faute d'ailleurs, personne n'en a voulu jusqu'à cette heure. Je n'allais pas les laisser pourrir ! Tiens, comprenons-nous dans le geste qu'il fait en montrant de son doigt potelé sa joue plus grosse que l'autre, je termine la dernière figue...*

Mais le silence se fait de plus en plus impressionnant. Alors, un surveillant claque une première fois des mains. Une dizaine de jeunes — les chefs de table — se précipitent dans le réfectoire pour vérifier si rien ne manque. Puis, au deuxième signal du surveillant, c'est un véritable envol de moineaux, une bousculade dans la porte et, pour terminer, l'assaut des tables. Chacun ayant gagné, sa place et étant debout devant son assiette le "pion" commande le silence, puis, ayant claqué des mains une troisième fois, un bruit infernal suit, provoqué par une

soixantaine de chaises que l'on bouscule.

Enfin, on n'entend plus que le tintement des fourchettes et des cuillers, la cacophonie des différents ustensiles qui se rencontrent, tout cela noyé dans un murmure grandissant, car les langues et les mâchoires vont bon train, ...avec la permission du maître d'internat.

Que croyez-vous que notre ami Ecarlate fasse en ce moment, lui qui a mangé tant de figes, de dattes et autres fruits, pendant toute la matinée ? Je vous le donne en mille... eh bien ! tout simplement il avale, après la sienne, la soupe que son voisin lui laisse comme chaque jour, contre les quelques noix du dessert que contiennent ses poches.

Mais laissons nos sympathiques potaches manger à leur faim et se délier la langue et rattrapons Henri et Nicolas — vous vous rappelez ? C'est le nom des grands avec qui nous avons fait connaissance à 8 h., ce matin. — Ils descendent le boulevard à grandes enjambées sans doute pour les mêmes raisons que moi, c'est-à-dire pour ne pas arriver trop en retard au déjeuner...

— *Tu as vu, dit le premier à l'autre, au moment où je vais les dépasser, Ecarlate a un gros appétit ! Il mange toute la journée !..*

— *Tu veux dire, répond l'autre, qu'étant pensionnaire, il ne doit pas manger autre chose que les gâteries que lui envoient ses parents...*

Je me retourne et ne peux m'empêcher de leur crier :

— *Allez-y voir !.. il mange même la soupe de son voisin !..*



Un après-midi au Collège

Il fait bon sous les arbres...

J E retrouve cet après-midi Nicolas et Henri qui, assis sur un banc du jardin Bizot, à l'ombre des grands arbres en fleurs, attendent la sonnerie de la rentrée de deux heures. Il fait chaud et le ciel, avec son bleu profond, le calme de l'endroit et les parfums mêlés qui se dégagent de cette nature sommeillant sous les rayons verticaux, ne sont pas faits pour encourager nos amis à étudier la leçon de physique. Ils ont bien leur livre ouvert, mais Henri le porte sur la tête en guise de canotier et Nicolas s'en est fait un éventail.

« — Sais-tu, dit le premier, sais-tu que la vie de potache doit être rudement difficile ?

« — Oh !.. Mais pourquoi me dis-tu cela ?

« — Parce que je me demande ce qu'ils doivent bien faire après avoir pris leur repas de midi ?

« — Pas grand'chose ! répond Nicolas, à midi et demi, ils se lèvent de table, quittent le réfectoire et déambulent dans la cour jusqu'à une heure et demie.

« — Tu avoueras que lorsqu'il fait très chaud ou très froid, cette récréation ne doit pas être amusante.

« — Oui bien sûr, à cette heure-là, moi j'étais allongé dans un fauteuil à l'écoute d'une émission radiophonique...

« — Et après, qu'ont-ils ?

« — Ils retournent en étude reviser leurs leçons, préparer leurs affaires et... tiens, ça sonne, levons-nous... Et, à deux heures, c'est de nouveau le "boulot" !..

« — Comme nous alors ! Eh bien, allons-y !..

Suivons-les, voulez-vous.

* * *

La salle de physique

Rassurez-vous, nous n'allons pas vous contraindre à lire une description longue et ennuyeuse. Nous allons simplement accompagner nos deux amis et les quitter dès que le professeur commencera son cours.

Nous voici donc au bas des larges escaliers qui conduisent aux classes de physique et chimie. Nous nous cachons derrière le groupe d'élèves de philosophie. Nicolas, Henri et Ecarlate s'y sont retrouvés :

« — Une figue ? propose le potache.

« — Merci, répondent les deux autres en même temps.

« — Vous savez votre leçon ? ».

Silence. Silence expressif s'il en est !.. Mais voici le professeur :

« — Entrez ! ».

Nous passons la porte qui ouvre sur un couloir qui sert de préparatoire et de salle de manipulation. Une table de maçonnerie, recouverte de carreaux blancs, longe les larges baies vitrées à gauche. C'est là, m'explique

Nicolas, que l'on manipule éprouvettes, ballons, cornues, instruments divers, employés en chimie et physique. Ces instruments se trouvent dans une petite salle à droite, tandis que les produits, acides, minéraux, liqueurs de toutes natures se trouvent dans des placards placés sur le côté droit du couloir. Tout est propre, net et il y a tant et tant de choses dans ses armoires vitrées que l'on a envie de prendre un récipient quelconque pour tenter de découvrir l'or synthétique ou fabriquer quelque pierre philosophale... faire en quelque sorte de la chimie ou de la physique...

Les élèves se sont arrêtés devant une porte et se sont rangés par deux, en attendant l'ordre du professeur.

« — Entrez ! ».

Nous pouvons nous faufiler encore dans la salle de classe. Ah ! mais nous n'avons rien vu de semblable dans tout l'établissement. Ici pas de murs blanchis à la chaux, mais peints en vert ; pas de pupitres d'écoliers à deux places, mais de larges tables, où cinq à six élèves peuvent s'installer commodément. Le professeur n'a pas une chaire, mais une sorte de long établi sur quoi sont posés divers instruments intrigants qui rendent curieux de les connaître, l'élève à l'esprit le moins ouvert.

Mais le professeur vient de nous découvrir en comptant ses élèves et nous sommes obligés de quitter cette salle d'études sympathique.

* * *

La salle de dessin

Ne nous décourageons pourtant pas pour si peu. Prenons un escalier au hasard et montons au premier étage. Par un dédale de couloirs silencieux, nous arrivons sans encombre devant une porte fermée.

Qu'y a-t-il derrière cette porte ? Est-ce que la vue d'une porte fermée ne vous donne pas envie de l'ouvrir pour découvrir ce qu'il y a derrière. Eh bien, soit, advenue que pourra, frappons et entrons !.. Nous avons fait une gaffe : nous nous trouvons dans une salle occupée par des élèves qui, tous ensemble se sont retournés de notre côté... ils sont curieux eux aussi ! Armons-nous de courage et présentons-nous au professeur.

« — Vous êtes ici dans la salle de dessin », nous dit-il.

Et voilà, nous aurons vu encore cela. La salle de dessin ? On ne pouvait s'y tromper. La lumière du jour pénètre à grands flots par un plafond de verre et par les larges ouvertures des murs, éclairant les pupitres sur lesquels de jeunes élèves s'appliquent à reproduire la pose d'un sujet vivant assis sur un haut tabouret devant eux. Au fond de la salle, dans une armoire très longue, nous avons une véritable galerie de portraits en plâtre qui serviront de modèles et diffèrent autres sujets.